

conversation de leur voix ordinaire, et j'ai pu entendre confusément quelques mots.

—Mon Dieu ! c'est pourtant bien délicat... bien terrible, ma chère, disait l'évêque, d'un ton remarquablement vif et brusque.

—Oh ! mon oncle, ne revenez pas... ne retirez rien !

—Je ne retire rien... mais nous sommes si exaltés, si romanesques tous deux, ma pauvre enfant !

—J'ai confiance, mon oncle.

—Oui, sans doute... mais en cas de mécompte, tu serais si malheureuse !... et moi-même...

L'interruption soudaine du dialogue m'a appris qu'ils m'avaient aperçu. J'ai fait quelques pas au-devant d'eux et je les ai salués. J'ai pu reconnaître qu'Aliette avait beaucoup pleuré et, à ma grande surprise, il y avait aussi des traces de larmes dans les yeux et sur le visage de l'évêque. Ils venaient certainement de prier et de pleurer ensemble. En voyant leur émotion et en me rappelant les paroles que je venais de surprendre malgré moi, je n'ai pu me défendre de quelques réflexions pénibles, gênantes pour ma délicatesse, et dont on retrouverait tout à l'heure l'impression dans mon entretien avec l'oncle d'Aliette.

Nous avons échangé en marchant quelques politesses banales. Puis, comme nous entrions dans la cour, mademoiselle Aliette nous a quittés avec un léger salut, et l'évêque m'a introduit dans l'appartement qui lui était réservé au rez-de-chaussée du château.

Monseigneur de Courteheuse ne paraît guère avoir plus de cinquante ans ; il est assez grand et fort maigre ; les yeux noirs et très vivants sont entourés d'un cercle bistré. La parole et le geste sont animés, et parfois comme emportés. Il prend souvent des airs furieux qui se fondent tout à coup dans un sourire de brave homme. Il a de beaux cheveux argentés qui voltigent en mèches folles sur son front, et de belles mains d'évêque. Quand il se calme, il a une façon imposante de se redresser doucement dans sa dignité sacerdotale. En somme, c'est une physionomie passionnée et dévorée de zèle, mais franche et sincère.

A peine assis, il m'a d'un geste de la main, invité à parler.

—Monseigneur, ai-je dit, je viens à vous, vous le comprenez, comme à mon recours suprême... Ma démarche est presque un coup de désespoir... car il semblerait au premier abord que personne dans la famille de mademoiselle de Courteheuse ne devrait se montrer plus impitoyable que vous pour les torts qui me sont reprochés. Je suis un incrédule, et vous êtes un apôtre. Et cependant, Monseigneur, c'est souvent chez de saints prêtres comme vous que les coupables trouvent le plus d'indulgence... et je ne suis pas même un coupable, je ne suis qu'un égaré... On me refuse la main de mademoiselle votre nièce parce que je ne partage pas sa foi... la vôtre... Mais, Monseigneur, l'incrédulité n'est pas un crime, c'est un malheur... Oh ! je sais ce qu'on dit souvent : "Un homme nie Dieu quand il s'est mis par sa conduite dans le cas de souhaiter que Dieu n'existe pas..." On le rend ainsi coupable et responsable en quelque sorte de son incrédulité... Pour moi, Monseigneur, j'ai consulté ma conscience avec la plus entière sincérité, et quoique ma jeunesse ait été mauvaise, je suis certain que mon athéisme ne procède d'aucun sentiment d'intérêt personnel. Tout au contraire, je puis vous dire, avec vérité, Monseigneur, que le jour où j'ai senti

ma foi s'anéantir, le jour où j'ai perdu l'espoir en Dieu j'ai versé les larmes les plus amères de ma vie.—Je ne suis pas, malgré les apparences, un esprit aussi léger qu'on le croit. Je ne suis pas de ceux chez qui Dieu disparu ne laisse point de vide ; on peut être, soyez-en sûr, un homme de sport, un homme de club, un homme d'habitudes mondaines, et avoir pourtant ses heures de réflexion et de recueillement. Dans ces heures-là, pensez-vous qu'on ne sente pas le malaise affreux d'une existence sans base morale, sans principes, sans but au delà de la terre?... Et cependant, Monseigneur, que faire?... Vous me diriez à l'instant même avec la bonté, avec la compassion que je lis dans vos yeux : "Confiez-moi vos objections contre la religion, et je vais essayer de les résoudre."—Je ne saurais que vous répondre... Mes objections se nomment légion... elles sont sans nombre comme les étoiles du ciel... elles nous arrivent de toutes parts, des quatre coins de l'horizon, comme sur l'aile des vents, et elles ne laissent en nous, en passant, que ruines et ténèbres... Voilà ce que j'ai éprouvé, moi comme bien d'autres, et cela a été aussi involontaire que cela est irréparable.

—Et moi, Monsieur, m'a dit brusquement l'évêque en me jetant un de ses regards les plus furieux, est-ce que vous croyez que je joue la comédie dans ma cathédrale ?

—Monseigneur !...

—Non... c'est qu'à vous entendre, nous en serions venus à une période du monde où il faut de toute nécessité être un athée ou un tartufe !... Or personnellement j'ai la prétention de n'être ni l'un ni l'autre.

—Ai-je besoin de me défendre sur ce point, Monseigneur ? Ai-je besoin de vous dire que je ne suis pas venu ici pour vous offenser ?

—Sans doute... sans doute... Eh bien ! Monsieur, j'admets, —non sans de grandes réserves, notez bien... car on est toujours plus ou moins responsable du milieu où l'on vit, des courants qu'on subit, du tour habituel que l'on donne à ses pensées... mais enfin j'admets que vous soyez victime de l'incrédulité du siècle, que vous soyez tout à fait innocent de votre scepticisme... de votre athéisme, puisque vous ne craignez pas les gros mots, n'en est-il pas moins certain que l'union d'une fervente croyante comme ma nièce avec un homme comme vous serait un désordre moral, dont les conséquences pourraient être désastreuses ? Croyez-vous que mon devoir comme parent de mademoiselle de Courteheuse, comme son père spirituel, comme évêque, soit de prêter les mains à un pareil désordre, de présider à l'union effrayante de deux âmes que l'étendue des cieux sépare ?—Croyez-vous que ce soit mon devoir, Monseigneur..., répondez-moi ?

Le prélat, en me posant cette question, tenait ses yeux fixés ardemment sur les miens.

—Monseigneur, ai-je répondu après un moment d'embarras vous connaissez aussi bien et mieux que moi l'état du monde et de notre pays, en ce temps-ci... Vous savez que je n'y suis pas malheureusement une exception... les hommes de foi y sont rares... et souffrez que je vous dise toute ma pensée, Monseigneur, si je devais avoir l'inconsolable amertume de renoncer au bonheur que j'avais espéré, êtes-vous sûr que l'homme à qui vous donneriez un jour ou l'autre mademoiselle votre nièce ne serait pas quelque chose de pire qu'un sceptique et même qu'un athée ?

—Et quoi donc, Monsieur ?

—Un hypocrite, Monseigneur. Mademoiselle de Cour-